

L'ANARCHISME DE PROUDHON À MALATESTA

Alexandre Samis

LES IDÉES SONT DES ENFANTS DE LEUR TEMPS

Pour l'historien et militant politique Marc Bloch, tué par les nazis pendant l'occupation de la France, il était absurde de penser l'histoire comme une "science du passé"[1] Comment, demandait-il, un ensemble de phénomènes qui n'ont que la condition de ne pas s'être produits dans le présent pourrait-il faire l'objet d'une connaissance rationnelle ? Bloch s'interrogeait en fait sur la fonction même de l'historien, sur la validité de faire de l'histoire et, en définitive, sur l'autorité du chercheur dans l'utilisation de son outil essentiel, le temps.

Écrivant sur "Mai 68", Maurice Joyeux, sans avoir la prétention d'ajouter aux théories académiques sur l'affaire en question, a dit que : *"Disons que l'Histoire fait arbitrairement reposer sur une année (1789, par exemple, ou 1917) une refondation, fruit d'une lente maturation, comme elle fait reposer sur un homme-phare les bouleversements évolutifs qui sont ceux d'une génération secouée par la maturation économique et morale d'une société"*[2] La passion engagée de Joyeux, non moins profonde pour cela, attribuée à quelques fractions de temps le rôle de condenser en faits certains les efforts collectifs d'une ou de plusieurs sociétés. Il semble possible de voir dans cette définition, bondissant hors d'elle, des personnages connus, brûlés par la poudre ou couverts de la poussière des barricades.

Lorsque l'on parle d'anarchisme, et de segments du champ du socialisme, le défi n'est pas moins complexe. Bien que l'objet d'investigation soit ancré dans le champ idéologique, en plus de représenter une aspiration identifiable dans le temps, il traverse nécessairement le carrefour de la philosophie et de l'histoire. Cette situation rattache la pensée anarchiste à une longue lignée qui doit, sans perdre sa richesse et sa diversité, être analysée en son temps avec tous les développements vérifiables jusqu'à aujourd'hui.

Ainsi, cette brève étude introductive a pour but de nous aider à comprendre comment et quand les différents courants de l'anarchisme sont intervenus dans l'organisation de la société et dans quels contextes ils ont construit leurs programmes et leurs principes doctrinaux. Sachant que toute idée est "enfant de son temps", et que l'anarchisme n'échappe pas à la règle, malgré son actualité, nous tenterons dans les lignes qui suivent de dresser une brève généalogie des courants et des idées qui ont assailli de manière indélébile la pensée libertaire.

ORIGINES DE L'ANARCHISME : PROUDHON ET BAKOUNINE

Selon de nombreux historiens de l'anarchisme, pour nous limiter à la période de formation des États-nations modernes, des signes d'anarchisme étaient déjà visibles parmi les différents groupes qui composaient la Révolution française. Les *enragés*, regroupés autour de la figure de Jacques Roux, réunissait plusieurs des qualités qui seront plus tard associées aux libertaires du

dix-neuvième siècle. La défense intransigeante de la liberté et le caractère décentralisateur des revendications de Roux les placent en opposition systématique avec le gouvernement “populaire” des disciples de Robespierre et de Saint-Just. Enserrés dans le nouvel État, infiltrés dans le “Comité de salut public”, comme cela se produira plus d’un siècle plus tard dans la Révolution russe avec les soviets, les Jacobins se noient dans le sang dont ils revendiquent la paternité exclusive.

De ce phénomène historique, le Russe Mikhaïl Bakounine a tiré d’importantes leçons qui ont sans doute fait la différence entre les révolutionnaires anarchistes et le jacobinisme. Pour lui :

la terrible guillotine de 1793, qu’on ne peut accuser ni de paresse ni de lenteur, n’a pas détruit la classe noble en France (...) En général, on peut dire que les carnages politiques n’ont jamais tué les partis ; ils ont été surtout impuissants contre les classes privilégiées, parce que la force réside moins dans les hommes que dans les positions occupées par les hommes privilégiés dans l’organisation des choses, c’est-à-dire dans l’institution de l’État et sa conséquence ainsi que dans sa base naturelle, la propriété individuelle”[4].

Bakounine pensait que les énergies révolutionnaires devaient être concentrées sur la destruction des “choses”, en l’occurrence l’État, et non des “personnes”.

Ce postulat, clairement défendu par l’anarchiste russe, définit pour les libertaires un principe de base de leur pensée sociale : l’anti-autoritarisme. C’est ce qui a distingué Bakounine de Marx au sein de l’Association internationale des travailleurs (AIT). Et c’est sur la base de ce principe que des penseurs d’horizons les plus divers, tels que W. Godwin, M. Stirner et, plus tard, L. Tolstoï, ont été intégrés dans le camp libertaire[5].

Mais malgré l’importance de Bakounine dans la pensée anarchiste, il ne fut pas le premier à établir les premiers éléments théoriques de ce qui allait devenir une force politique incontestable en Europe et dans le reste du monde. C’est en effet P. –J. Proudhon qui, dans son “mémoire” *Qu’est-ce que la propriété*, paru en 1840, a jeté les bases de la lutte économique contre le “parti” du capital. Dans cet ouvrage, d’abord célébré par Marx lui-même comme le “*premier examen sérieux et en même temps scientifique*” de la propriété, il attaque durement l’institution susmentionnée et conclut sa question initiale en disant : “*La propriété, c’est le vol*”. Grâce à ses différents ouvrages, Proudhon n’a cessé de gagner en importance et en influence dans les cercles socialistes occidentaux tout au long du 19^e siècle. Son prestige, cependant, transformera bientôt Marx d’un lecteur attentif et d’un admirateur avoué en un adversaire acharné et un détracteur contumace.

Peu avant la rupture définitive entre les deux hommes, Marx écrit à Proudhon une lettre l’invitant à collaborer à une revue allemande qui serait publiée à Bruxelles vers 1846, à laquelle ce dernier répondit en ces termes : “*Faisons un acte d’anti-dogmatisme... presque absolu. Ne rêvons pas d’endoctriner le peuple en nous érigeant en apôtres d’une nouvelle religion*”[6] De fait, Proudhon décline l’invitation, comprenant l’œuvre de Marx comme une initiative empreinte de dogmatisme et de préjugés théoriques. Par cette attitude, le philosophe français marque son choix du pluralisme et de l’indépendance par rapport aux autres courants du socialisme.

Dans ses ouvrages suivants, il sera confronté aux accusations les plus dures de Marx, et son ouvrage, *Système des contradictions économiques ou Philosophie de la misère*, sera critiqué par le communiste allemand dans *Misère de la philosophie*. Ces querelles se retrouveront également au sein de l’International Workingmen’s Association, fondée à Londres en 1864, au sein de laquelle les Proudhoniens ou mutualistes se disputeront l’espace politique avec les disciples de Marx. Malgré les accusations portées contre Proudhon, auteur bourgeois et conservateur dans son

analyse des mœurs, ses écrits l'emportent largement sur l'influence de Marx dans le milieu ouvrier français, jusqu'à l'avènement de la Commune de Paris en 1871.

La doctrine sociale et politique de Proudhon s'est beaucoup nourrie de ses expériences concrètes. Lors de la situation particulièrement révolutionnaire de 1848, il s'en prend à Louis Blanc, membre du gouvernement provisoire de l'époque, avec des mots durs. Il reproche à Blanc son étatismes et son réformisme et oppose l'État et le gouvernement à "*la personnalité et l'autonomie des masses*". En 1851, à la veille du coup d'État de Louis Napoléon, dans *L'idée générale de la révolution au XIXe siècle*, Proudhon s'attaque aux revendications purement corporatives des ouvriers et remet en cause le mythe politique républicain : "*Que les ouvriers le sachent ou non, ce n'est pas dans leurs petits intérêts que consiste l'importance de leur travail, mais dans la négation du régime capitaliste, usurier et gouvernemental... La révolution est au-dessus de la République*". C'est aussi dans cette œuvre de démolition que, avant Engels, il attribue à Saint-Simon et à Fourier le statut d'utopistes. Alors qu'il est emprisonné sur ordre de Napoléon, Proudhon nourrit l'espoir d'une unité épisodique entre les classes moyennes et le prolétariat pour renverser le tyran. Cependant, dans le livre suivant, toujours écrit en prison, *La philosophie du progrès*, il montre qu'il se fie plus strictement à "*l'énergie révolutionnaire de la classe ouvrière*". Quoi qu'il en soit, malgré les alliances conjoncturelles, c'est à la classe des producteurs que Proudhon confie la tâche de renverser l'ordre des privilèges que représente le capitalisme. En 1863, dans son ouvrage *Du principe fédératif et de la nécessité de reconstituer le parti de la révolution*, il affinera encore le rapport entre objectifs et méthode dans la révolution.

Vers la fin de sa vie, lorsque les signataires lui demandent de répondre au "Manifeste des Soixante" de mars 1864 – une lettre publique signée par les travailleurs français concernant la représentation politique au Parlement – il répond :

Je ne m'attendais pas, je l'avoue, à être consulté par qui que ce soit sur une telle question. Je croyais le mouvement électoral affaibli et je ne songeais, dans mon isolement, qu'à en atténuer, dans la mesure du possible, les déplorables effets. Mais puisque, par des considérations qui me paraissent tout à fait personnelles, votre confiance dans mon opinion a jugé bon de me convoquer, pour ainsi dire, je n'hésite pas à répondre à votre question, d'autant moins que ma pensée ne pouvait être que l'interprétation de la vôtre"[7].

Avec cette réponse, en plus de son livre *Sur la capacité politique des classes ouvrières*, motivé à bien des égards par la question susmentionnée, publié à titre posthume – le penseur devait mourir en janvier 1865 – Proudhon s'imposa comme l'une des principales influences, aux côtés de Blanqui, dans le milieu ouvrier français, et même au sein de l'Internationale, section de Paris. Bien que Proudhon ait été un théoricien important de la question ouvrière et que, pour cette raison, même après sa mort, il ait eu des partisans fidèles au sein de l'Internationale, c'est certainement Bakounine qui a été l'anarchiste le plus actif au sein de l'A.I.T.

Issu d'une lignée noble de Russie, Bakounine décide d'étudier la philosophie dans l'Allemagne voisine en raison d'une agitation, en partie générationnelle, et de contacts avec des intellectuels tels que Ogareff, Bielsky, Herzen et d'autres. Après avoir approfondi ses études sur Hegel, comme certains de ses contemporains, et critiqué les aspects les plus réactionnaires de sa pensée, il commence à fréquenter les cercles de la "gauche hégélienne". Lorsqu'il publie en 1842 *Réaction en Allemagne*, qui est en quelque sorte le fruit de ses réflexions sur la dialectique, il acquiert une certaine notoriété. Il rencontre Marx, Engels et Proudhon à Paris, est l'un des membres les plus importants des barricades de février 1848, participe au Congrès slave international de la même année à Prague, dissous en raison de la répression, et est également actif

dans le soulèvement contre les Prussiens à Dresde, en Saxe. Arrêté après l'échec de l'éphémère gouvernement révolutionnaire, il est emprisonné dans les prisons de Dresde, Koenigstein, Almitz, Petrograd, Schlusselfurg, puis déporté en Sibérie pour une durée totale de 12 ans. Après une cavale digne d'un roman d'aventures, il arrive à Londres via les États-Unis en 1861.

Une fois dans la capitale britannique, il retrouve le groupe de Russes exilés qui s'étaient rassemblés autour du projet de Herzen. Il commence une série d'articles dans le périodique *La Cloche*, édité par Herzen, qui se radicalise avec chaque contribution de Bakounine. En 1863, il s'embarque pour Varsovie avec l'intention d'aider les Polonais à faire la révolution contre la domination de l'Empire russe. Sa tentative ayant échoué, il reste quelque temps en Suède, puis, après un court séjour à Londres, se rend à Florence. En Italie, sa position contraste avec les limites claires de la prédication républicaine de Mazzini. À Naples, la ville où il se rend, il rencontre des interlocuteurs importants tels que Fanelli, Gambuzzi, Mulletti et Farlandina. C'est en Italie, région à forte tradition et présence de sociétés secrètes, qu'il trouve le moyen définitif d'agir avec un minimum de sécurité et un maximum d'efficacité, évidemment proportionnel aux forces disponibles.

BAKOUNINE ET L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DU TRAVAIL

Bien que Bakounine n'ait rejoint l'Internationale qu'environ quatre ans après sa fondation, sa présence a mis les discussions internes sur des voies encore plus intéressantes. En effet, depuis les années 1850, les socialistes français de Londres, avec l'appui de loges maçonniques avancées et de groupes d'intellectuels désintéressés, avaient jeté les bases de ce qui allait devenir l'A.I.T. en 1864. Dans les premiers temps de l'organisation, encore très timide dans son contenu programmatique, Marx ou tout autre socialiste prestigieux n'en fait pas partie. L'invitation à adhérer est faite à la veille de la fondation de l'organisation et sa signature dans les statuts de la nouvelle organisation est conditionnée à la "servitude volontaire" des autres signataires[8].

Avant l'arrivée de Bakounine à l'Internationale, César De Paepe, jeune socialiste libertaire bruxellois, et un groupe d'indépendants organisés autour du groupe *Le Peuple*, avaient lancé un mouvement indépendant au sein de l'organisation. L'ouvrage de Proudhon, *De la capacité politique des classes ouvrières*, avait également réussi à organiser un nombre raisonnable de militants en un bloc peu défini sous la houlette de Tolain. Avec de pâles traces, le bloc que l'on appellera plus tard anti-autoritaire au sein de l'Internationale commençait à émerger.

Dans le même temps, Bakounine, qui ne croyait déjà pas au potentiel révolutionnaire des mouvements nationalistes, compte tenu de la prééminence des chefs d'État en France, en Russie, en Prusse et au Piémont, commença à investir dans les mouvements sociaux qui surgissaient dans toute l'Europe. Constatant la faiblesse des organisations socialistes et "démocratiques" et leur incapacité à résoudre les problèmes fondamentaux de la révolution, il commence à travailler à la création d'une société secrète de révolutionnaires. En Italie, conformément à son objectif, il tente de trouver des adeptes pour sa société révolutionnaire au sein de la franc-maçonnerie.

C'est certainement dans ce pays, fortement influencé par la tradition carbonarienne, que Bakounine esquisse son projet d'organisation de la Fraternité internationale, au sein de laquelle la "libre association" et le "fédéralisme" joueront un rôle extrêmement important dans la formation des fondements de la future société socialiste. À partir de 1867, son activité clandestine rejoint l'action publique de ses camarades de Naples, dans la revue *Liberté et Justice*. La même année, il participe au Congrès de la Paix à Genève et rédige la brochure *Fédéralisme, socialisme et antithéologisme*.

L'année suivante, Bakounine rédige le programme de l'Alliance de la démocratie socialiste et demande, par l'intermédiaire de la section genevoise, l'affiliation de l'Alliance à l'Internationale. L'organisation publique de Bakounine est cependant constituée d'une structure secrète qui lui donne une consistance théorique et organise ses militants selon une logique de confiance et d'affinités politiques. Cette organisation s'appelait la "Fraternité" et ses statuts n'étaient connus que des membres de ce cercle restreint. Pour des raisons de sécurité, tout à fait plausibles dans un contexte de répression constante, et compte tenu de la désorganisation des forces socialistes, de l'infiltration des agents de police et des dénonciations constantes, l'organisation voulait garantir son fonctionnement.

Contre toute attente, la demande d'adhésion de l'Alliance à l'Internationale est rejetée avec l'appui de Marx lui-même. Le Conseil général fait valoir qu'il est impossible pour une organisation d'agir au sein de l'A.I.T. sans lui nuire. Ainsi, les bakouninistes finiraient par rejoindre l'organisation sans la légende qui leur donnait une certaine identité. L'hostilité de Marx à l'égard du Russe anti-autoritaire ne cessera de croître jusqu'à son expulsion en 1872 lors du Congrès de La Haye.

L'entrée des bakouninistes dans l'Internationale n'a pas seulement augmenté le nombre d'opposants anti-autoritaires à Marx, mais leur a aussi donné une signification supplémentaire. Des catégories comme le mutualisme, associé à Proudhon, le collectivisme, tantôt associé au marxisme, tantôt au bakouninisme, ainsi que le mutualisme-collectivisme prôné par De Paepe, complexifient le cadre idéologique de l'organisation. Des cas comme celui des frères Reclus, qui s'éloignent ou se rapprochent de Bakounine sur des questions spécifiques, sont fréquents. Pour faire face à ces alliances presque toujours provisoires, la "Fraternité" de Bakounine apparaît non seulement importante, mais essentielle. Elle serait la force motrice des principes du fédéralisme et de la libre association, et ceux-ci ne pouvaient pas être maintenus sur des bases fragiles. Ils devaient fonctionner comme des apports théoriques alternatifs aux idées centralistes et étatistes de Marx, à sa conception blanquiste de la "dictature du prolétariat". Cette perspective a guidé Bakounine vers l'organisation de sa "Fraternité internationale".

Le congrès de Bâle de 1868 et 1869 a eu une influence significative sur la tactique des membres de l'Internationale. Eugène Hins, de Bruxelles, a déclaré que la structure organisationnelle devait être constituée comme "un État dans l'État", se renforçant chaque jour, jusqu'au renversement de l'État tyrannique et la permanence de l'ossature révolutionnaire construite avec patience et persévérance par les militants. Anselmo Lorenzo, membre bakouniniste de l'Internationale en Espagne, disait : "*L'A. I. des T. porte en elle le germe de la régénération sociale... elle contient en elle les germes de toutes les institutions à venir*"[9] De même, De Paepe défendait les sociétés de résistance (syndicats) :

Celles-ci, par leur fédération et leur groupement, organisent le prolétariat et finissent par construire un État dans l'État, un État économique ouvrier, au milieu d'un État politique bourgeois. Cet État est naturellement représenté par les délégués des corporations ouvrières qui, en pourvoyant aux besoins actuels, constituent aussi l'embryon administratif de l'avenir...[10].

Dans la même veine, Bakounine, en 1871, au moment de la Commune de Paris, se fait l'écho du Congrès de Bâle :

L'organisation des sections professionnelles, leur fédération dans l'Association internationale et leur représentation par les Chambres du Travail, ne créent pas seulement une grande Académie où tous les travailleurs de l'Internationale, unissant la pratique à la

théorie, peuvent et doivent étudier la science économique, elles produisent aussi les germes vivants du nouvel ordre social qui remplacera le monde bourgeois. Ils ne créent pas seulement des idées, mais les faits mêmes de l'avenir"[11].

Au congrès de la section espagnole de l'A.I.T. à Barcelone en 1870, les alliancistes définissent la tactique : "*fonder, en un mot, les bases de l'État économique-ouvrier au milieu de l'État politique bourgeois actuel...*"[12].

Face à cette situation, les autoritaires liés à Marx déclenchent une furieuse campagne contre les bakouninistes, les Belges, les Suisses-Jurassiens et une partie des délégués français et espagnols. Une offensive en faveur de la tactique politique qui consiste à s'emparer de l'État et non à le détruire est défendue par les sections de l'A.I.T. qui sont sous son contrôle. L'action électorale est valorisée et la dictature blanquiste, comme méthode de gestion de l'État prolétarien, prend de l'importance dans l'ensemble des mesures proposées par Marx. Jour après jour, cette situation affaiblit intérieurement toutes les sections de l'organisation.

La guerre franco-prussienne (1870-1871) sert de preuve à l'internationalisme défendu par les membres de l'A.I.T. Alors que Marx adopte publiquement une position "francophile", s'opposant à l'expansionnisme allemand, il se plaint dans une lettre à Engels du "chauvinisme français" et ajoute, à propos de la guerre :

Si les Prussiens l'emportent, la centralisation de l'État favorisera la centralisation de la classe ouvrière. De plus, la suprématie allemande déplacera le centre de gravité du mouvement ouvrier en Europe occidentale de la France vers l'Allemagne, et il suffit de comparer l'évolution des deux pays depuis 1866 pour se convaincre que la classe ouvrière allemande est au-dessus de la française, tant sur le plan théorique que sur le plan organisationnel. Le triomphe de la première sur la seconde représentera en même temps le triomphe de notre théorie sur celle de Proudhon"[13].

Dans la même lettre, il critique les députés socialistes allemands, Liebknecht et Bebel, pour avoir refusé le vote sur les crédits de guerre. La position dubitative de Marx est très probablement due à l'atmosphère clairement anti-bismarkienne qui règne au sein de l'Internationale et à son désir de compter sur une certaine sympathie de la part des patriotes blanquistes. La défaite de la France dans la guerre et l'issue tragique de la Commune de Paris contribueront largement aux événements qui se dérouleront dans l'Internationale.

Après quelques mois de perplexité, suite aux barbaries commises par le gouvernement français contre les *communards*, les internationalistes relancent la dynamique de l'organisation et convoquent ses membres au Congrès de La Haye en 1872. Et c'est finalement lors de cette réunion que Marx réussit à expulser Bakounine et ses partisans de l'A.I.T.. Sur la base d'accusations personnelles, d'allégations selon lesquelles le Russe ferait fonctionner sa société secrète au détriment de l'Internationale, et avec le triomphe des thèses politiques sur la lutte économique, les autoritaires excluent le groupe directement lié à Bakounine et définissent un profil unique et monolithique pour l'organisation. Le transfert de l'Internationale à New York était une manœuvre préméditée pour la liquider, ce qui se produit peu après.

LA CONTINUITÉ DE LA TRADITION ANTI-AUTORITAIRE

Après son expulsion, Bakounine se rend au congrès de Saint-Imier et systématise dans un discours sa condamnation de tout pouvoir politique, même celui qui se prétend "provisoire et

révolutionnaire”. Ce discours sera repris au Congrès de la Fédération italienne à Bologne en 1873, et dans ses autres apparitions publiques et textes de combat jusqu’à sa mort en 1876.

Comme il était naturel, vu l’intensité des débats, l’année même de la mort de Bakounine, une nouvelle interprétation de l’anarchisme vint s’ajouter au noyau qu’il avait relativement consolidé au sein de l’Internationale. En mars, à Lausanne, lors d’une réunion d’internationalistes et de communalistes, Élisée Reclus reconnaît la nouveauté de “l’anarchisme communiste”. Cette attitude sera reprise par Malatesta, Cafiero et A. Costa qui, après le congrès de Florence de la même année, adhèrent aux nouvelles interprétations de l’anarchisme. Kropotkine, qui apparaît à cette époque avec les ouvriers jurassiens en Suisse, se révèle un enthousiaste de l’évolution de la pensée libertaire.

La nouvelle lecture de l’anarchisme impliquait, en quelque sorte, le réaménagement de certains aspects de l’organisation de la société future. Comme le dit Nettlau, l’ancienne conception de Bakounine, dans laquelle l’individu recevrait des bénéfices en fonction de son travail – contrairement au communisme, pour lequel tout doit être socialisé indépendamment du producteur – serait maintenue pour les produits en pénurie. Malatesta lui-même soutient en 1884 que le principe communiste doit nécessairement s’appliquer aux produits abondants, mais que dans certaines circonstances, le collectivisme peut être une alternative intermédiaire. Pourtant, selon Nettlau, les divergences entre les deux courants ne nuisaient en rien aux relations de leurs membres, tout se serait déroulé dans un “esprit serein” et sans “fanatisme”. Ainsi, le collectivisme défendu par Guillaume et le communisme de Malatesta étendent encore l’application des principes anarchistes. “*Le communisme permettait l’épanouissement là où l’abondance le permettait, et les arrangements collectivistes, de diverses nuances, là où l’abondance n’existait pas, et dans le but de la créer*”[14].

Conformément à ce processus, en 1877, l’Alliance internationale – une légende qui comprend les anti-autoritaires qui ont survécu à la disparition de l’AIT – et Kropotkine entament des pourparlers pour activer l’“Intimité révolutionnaire”, nom donné à l’“Intimité révolutionnaire”, nom attribué à une nouvelle organisation internationale d’anarchistes, avec des bases fraternelles très semblables à celles proposées par Bakounine, à partir de 1864. Il semble que le noyau originel comprenait Guillaume, Schwitzguébel, Brousse, Costa, Viñas, Morago, Malatesta, Cafiero[15], et plus tard Reclus, ainsi que Kropotkine lui-même. Le journal français *Le Révolté*, créé en 1879, devient l’organe du groupe, publiant les textes de base et les opinions des principaux membres de l’“Intimité révolutionnaire”. Lors du congrès régional français du Havre en 1880, les membres du *Révolté* se définissent comme “communistes libertaires” ou anarchistes.

Dans les années qui suivent, l’anarchisme, surtout après le retour des exilés de la Commune au début des années 1880, connaît des circonstances défavorables à son fonctionnement. Malgré l’état général du mouvement, les adhérents du groupe “Intimité révolutionnaire”, Malatesta, Kropotkine et Reclus, se distinguent au niveau international par leurs réalisations militantes. Bien que chacun d’entre eux ne professe pas toujours la doctrine de la même manière, il semble clair, du moins pour la majorité des militants, que l’autorité de leurs actions et la cohérence de ce qu’ils défendent les rattachent à la lignée inaugurée par Bakounine et Proudhon au sein de l’Internationale. En dehors de ces noms, d’autres groupes en France, en Italie, en Espagne et en Russie prônaient des actions individuelles sous forme de régicides et d’attentats. Avec la fin de l’A.I.T., même après l’inauguration de la Deuxième Internationale en 1889, les groupes anarchistes manquaient d’espaces définis pour l’action sociale.

Pour compliquer les choses, la lutte parlementaire, d’autre part, gagne en faveur et les partis socialistes, sous la bannière de la social-démocratie, se développent dans certaines parties de

l'Europe. À l'opposé, certains syndicats rejettent la voie parlementaire et, à l'instar du congrès de Bâle de 1868-1869, prônent la lutte économique comme tactique fondamentale. Ce phénomène se concrétise en France à la fin du XIXe siècle avec la création des Bourses du travail, structure fondamentale pour comprendre le syndicalisme révolutionnaire, systématisé au congrès d'Amiens en 1906. Les anarchistes sont présents à la genèse de ce syndicalisme et trouvent dans la figure de F. Pelloutier le prolongement nécessaire du concept défendu par Bakounine et les anti-autoritaires de Bâle. Malgré les changements intervenus sur la scène internationale, et même dans les contours sociaux de la classe ouvrière, il semblait aux anarchistes que la "vieille formule", avec la composante idéologique renouvelée appropriée, pouvait être une arme efficace contre le socialisme réformiste et le capitalisme.

En fait, le syndicalisme révolutionnaire a été un catalyseur important des énergies qui, jusqu'après la Commune, avaient été sous-utilisées par les libertaires. Dans certains pays, comme l'Espagne, dont la tradition est fortement enracinée dans le collectivisme bakouniniste, le syndicalisme révolutionnaire était si spécifique qu'il a été connu sous le nom d'anarcho-syndicalisme. Ailleurs, comme au Brésil, au Portugal et dans d'autres pays d'Amérique latine, le même phénomène, toujours mené par des anarchistes, n'a pas manqué de marquer significativement l'histoire du mouvement ouvrier.

Cependant, dans l'euphorie de la voie syndicale, présentée par certains enthousiastes comme la panacée pour éliminer les obstacles du capital, se tient le congrès anarchiste d'Amsterdam en 1907, au cours duquel Malatesta insiste sur la nécessité de renforcer l'idéologie en mettant l'accent, en second lieu, sur la question syndicale. Lors de ce congrès, Pierre Monatte, qui rejoindra plus tard la cause bolchevique, livre un important duel théorique avec Malatesta. C'est également à cette occasion que l'existence d'un autre courant de pensée, le syndicalisme anarchiste, est définie au sein de l'univers libertaire.

De 1907, après le Congrès d'Amsterdam, jusqu'à l'éclatement de la Première Guerre mondiale sept ans plus tard, il ne semblait pas y avoir d'alternative plus appropriée pour les libertaires que de travailler directement ou indirectement dans le domaine syndical. Même Malatesta, avec toutes ses mises en garde contre une trop grande implication dans les syndicats, n'hésitait pas à collaborer avec l'Union syndicale italienne, qui avait une orientation syndicaliste révolutionnaire. Mais le conflit mondial va modifier considérablement le cadre politique et la corrélation des forces dans les milieux ouvriers. La Deuxième Internationale met fin à ses activités après l'échec de ses manœuvres politiques liées à la guerre en 1914, et une nouvelle force révolutionnaire apparaît avec la révolution russe.

RÉVOLUTION RUSSE ET ANARCHISME

A partir de 1917, le prolétariat international a non seulement gagné une autre alternative pour la lutte contre le capital, mais aussi une "patrie". Le processus qui semblait pluriel jusqu'en 1921, année du massacre des marins et des anarchistes de Kronstadt par l'Armée rouge, allait marquer la montée du bolchevisme, expression du marxisme-léninisme, et pas seulement en Russie.

La guerre civile en Russie est l'aspect insolite, mais aussi le résultat, du conflit de l'"impérialisme bourgeois". Au milieu des transformations sociales en cours dans le pays, une lutte internationale se déroule sur le même territoire pour redéfinir les parts destinées aux nations virtuellement victorieuses de la Grande Guerre. Les Russes tentent de résoudre des problèmes séculaires au milieu d'une conflagration mondiale. Dans ce contexte, l'Armée rouge, les Russes blancs, alliés des forces conservatrices, et les guérillas indépendantes se battent chacun pour établir un projet de pays conforme à leurs intérêts. Une profonde fracture divise la "grande patrie slave", et toutes les contradictions sublimées par les siècles de violence et d'oppression du régime tsariste en découlent.

Face à cette situation, les anarchistes, après avoir participé à la formation des soviets en 1905 et à la construction de quelques organisations dans les centres urbains, n'ont pas les forces suffisantes pour une opposition plus systématique au courant bolchevique du Parti ouvrier social-démocrate russe. En octobre 1917, lorsqu'ils remplacent les membres du gouvernement provisoire, organisé en février de la même année, ils s'emparent également d'une partie des "cadres" militaires tsaristes et d'une grande partie de l'arsenal de guerre. Après avoir persécuté sans relâche les socialistes révolutionnaires, les démocrates bourgeois et les anarchistes, les bolcheviks se sont développés à la mesure de l'appareil politique qu'ils ont constitué à partir de tout et de tous.

Mais malgré la force bolchevique, un mouvement de guérilla paysanne en Ukraine, dirigé entre autres par les anarchistes Nestor Makhno et Piotr Archinov, s'est élevé avec une vigueur extraordinaire contre les iniquités promues par les "blancs" et les "rouges". S'appuyant sur une tradition immémoriale présente dans certains villages proches du Don, et dans le meilleur style de Stenka Razin, cosaque légendaire pour ses luttes contre l'oppression au XVIIIe siècle, l'armée insurrectionnelle de Makhno a pu imposer de lourdes défaites aux forces ennemies. Les succès militaires du cosaque originaire de Gulai-Polie, son village natal, et les innombrables légendes qui entourent son nom ne suffirent cependant pas à empêcher la trahison bolchevique. Après avoir vu son armée de paysans détruite et une grande partie de la résistance au nouveau régime partir en exil, Makhno a été contraint de fuir vers l'Europe occidentale. Il est alors contraint de fuir en Europe occidentale.

e voyage vers la France, où il exercera le plus humble des métiers, est une épopée sans commune mesure avec tout ce qu'il a vécu au cours des années précédentes.

LA CONTROVERSE AUTOUR DE LA “PLATE-FORME D’ORGANISATION

Dans l'exil français, avec le groupe anarchiste *Dielo Trouda*, composé de militants qui, comme lui, avaient participé à la lutte contre les forces de la réaction en Russie, il devint un critique acerbe des anarchistes qui ne s'étaient pas lancés dans la lutte armée à un moment aussi favorable pour une telle attitude. S'appuyant sur son expérience de la guérilla, il attribue une partie de sa défaite au manque de soutien des secteurs de l'anarchisme qui, par méconnaissance ou simple immobilisme, n'ont pas su interpréter les opportunités offertes par la vague révolutionnaire qui déferlait sur le pays.

À la suite de leurs réflexions, basées sur leur action armée en Ukraine, Makhno et Archinov ont rédigé une synthèse de leur proposition d'organisation, la Plate-forme d'organisation, en 1926. Celle-ci contenait tous les éléments d'une expérience intense dédiée à la révolution sociale, ainsi que, bien sûr, un concept caractérisé par l'image du “Peuple en armes”, qui a été réédité dans la révolution espagnole une dizaine d'années plus tard. Mais la Plate-forme n'est pas qu'une affaire de propositions : en plus de susciter la construction d'une organisation rigide en France dix ans après le début de la révolution russe, elle déplace l'axe de la discussion sur la tactique anarchiste sur un terrain plein de controverses et de dissensions. Voline, qui a longtemps fait partie de l'armée makhnoviste et collabore systématiquement avec le groupe de Makhno, va même jusqu'à élaborer un autre programme, largement opposé à celui de la Plate-forme, en évoquant ses racines russes pour se légitimer. Sébastien Faure, figure importante de l'anarchisme, rédige lui aussi une contradiction qui exprime sa lecture de l'organisation et qui sera connue sous le nom de Synthèse.

Pour le vétéran Malatesta, qui a vu de nombreux anarchistes rejoindre les rangs du bolchevisme, une telle rigidité dans les fonctions établies par la Plate-forme peut être un “signe des temps”, qui justifie déjà une réaction. S'appuyant sur la situation de l'époque, notamment en Europe occidentale, marquée par l'avancée de la IIIe Internationale et la montée du fascisme en Italie, Malatesta fait une critique très sévère de la Plate-forme. Cette critique colore fortement l'initiative des plateformistes russes, qu'il considère, au moins dans un premier temps, comme centralisatrice. En filigrane, Malatesta met en avant le souvenir récent des trahisons et des actes déloyaux commis par les bolcheviks, comprenant que la Plate-forme défend des qualités similaires à celles que l'on retrouve dans les organisations d'inspiration marxiste-léniniste. Malatesta a également en tête l'idée qu'un groupe spécifique d'anarchistes, aux convictions idéologiques fortes, doit influencer le mouvement social, mais il se méfie de toute centralisation.

Il n'est pas difficile non plus d'imaginer qu'en tant que dernier membre de la Fraternité internationale, idéalisée par Bakounine, issue des luttes de la Première Internationale et qui, avec bien d'autres comme Kropotkine, Reclus ou Cafiero, a formulé le communisme libertaire, Malatesta a gardé une distance critique vis-à-vis de toute voie qu'il estimait non fédératrice. Pour lui, les échos de la lutte armée dans laquelle Makhno s'était engagé s'étaient perdus dans la nuit des temps et étaient inaudibles pour les militants anarchistes de l'époque. Ainsi, insister sur une organisation à structure militarisée était, au mieux, un anachronisme dangereux qui, hors contexte spécifique, pouvait servir de voie d'entrée de la culture politique centralisatrice dans les milieux libertaires.

Les préoccupations de Malatesta, exprimées en partie dans un article du journal *Il Risveglio* en octobre 1927, très probablement en raison de son importance politique dans les milieux libertaires, ne fonctionnent pas seulement comme une réflexion sur une proposition d'organisation. La critique de la Plate-forme organisationnelle prend une dimension polémique dans la propagande et l'opinion anarchistes. Les répercussions dans le milieu révolutionnaire sont telles qu'elles valent à Makhno une réponse à Malatesta et un flot ininterrompu d'avis et d'éclaircissements. Comme tout ce qui concerne le vieil agent italien de l'Internationale, elle devint un classique de la polémique et affecte encore aujourd'hui les débats sur l'organisation partout où se trouvent les anarchistes.

Notes :

- 1 Marc Bloch. *Introduction à l'histoire*. Lisbonne, Europa América, s.d. p. 26.
- 2 Maurice Joyeux. *Mai 68 : les anarchistes et la révolte des jeunes*. São Paulo, Imaginário/Faísca, 2008 p. 99.
- 3 George Woodcock. *L'anarchisme*. Lisbonne, Meridiano, 1971, p. 58.
- 4 M. A. Bakounine. *Textes anarchistes*. Porto Alegre, LP&M, 2002, p. 134.
- 5 Bien que Tolstoï se soit rarement identifié clairement comme anarchiste, malgré son essentialisme chrétien, il figure dans toutes les grandes synthèses de l'histoire de l'anarchisme. Godwin et Stirner ne se sont jamais identifiés comme libertaires.
- 6 Jean Bancal. *Proudhon – pluralisme et autogestion*, vol. 1, Brasília, Novos Tempos Editora, 1984, p. 19.
- 7 J.-P. Proudhon. *Textes choisis*. Porto Alegre, LP&M, 1983, p. 96.
- 8 Max Nettlau. *L'anarchie à travers les âges*. Madrid, Jucar, 1978, p. 89.
- 9 *ibidem*, p. 103.
- 10 *ibid.*
- 11 *ibid.*
- 12 *ibid.*
- 13 Voir aussi Karl Marx et Frederick Engels. *Correspondance choisie*. Moscou, Progress Publishers, 1965, pp. 234-251.
- 14 *ibidem*, p. 118.
- 15 Cafiero et Malatesta auraient rejoint le groupe lorsqu'ils ont été arrêtés pour crime de "sédition" en Italie.